

Rachel Trethewey

WINSTON ET SES FILLES



La saga des Churchill

ALISIO
HISTOIRE

Brillantes et séduisantes, Diana, Sarah et Mary ne viennent pas de n'importe quelle famille. De leur père Winston Churchill, vainqueur des nazis, à leur frère Randolph, le golden-boy, en passant par leurs cousines, les excentriques sœurs Mitford, elles grandissent entourées de personnages hors norme et intimidants.

Portées par le même sens du devoir envers leur pays, elles surent se montrer à la hauteur de leur nom. Diana, intense et réservée, est officier de la Women's Royal Naval Service pendant la guerre. Sarah, éprise de liberté, fugue en Amérique pour devenir actrice et danseuse de music-hall, avant de devenir l'aide de camp de son père aux conférences du Caire et de Téhéran en 1943, puis de Yalta en 1945. Mary, solide et déterminée, s'engage pour la Croix-Rouge avant de rejoindre le service féminin de l'armée de terre. Loin d'être des débutantes choyées, elles ont pris part aux événements les plus décisifs du XX^e siècle.

Grâce à une riche correspondance inédite, Rachel Trethewey raconte la saga intime, faite de passion, de drame et de tragédie, de la plus illustre des familles britanniques, et sort pour la première fois de l'ombre les remarquables sœurs Churchill.

RACHEL TRETHEWEY, diplômée de l'université d'Oxford, est historienne, spécialiste de l'Angleterre contemporaine et journaliste pour le *Daily Mail*, le *Daily Express* et *The Independent*. Elle est membre de la Royal Historical Society.

ISBN 978-2-37935-396-3



22,90 €
Prix TTC
France

ALISIO
HISTOIRE

Rayon : Histoire

WINSTON ET SES FILLES

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement
le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait
le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus,
rendez-vous sur notre site.

Titre original : *The Churchill Girls.*

The Story of Winston's Daughters

© Rachel Trethewey, 2021

Conseil éditorial : Alexandre Maujean

Relecture-correction : Colombe Camus et Audrey Poulat

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Cédric Scandella

Photo de couverture : © Mary Evans Picture Library

© 2023 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-396-3

Rachel Trethewey

WINSTON ET SES FILLES

LA SAGA DES CHURCHILL

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Danielle Lafarge*

^ L I S I O
HISTOIRE

À ma sœur Becky, avec tout mon amour.

Sommaire

Introduction	9
Première partie – L'enfance	15
1. Diana, le chaton doré	17
2. Sarah, le bourdon	29
3. Marigold, le Duckadilly	43
4. Mary, l'enfant de Chartwell	53
5. Les filles du chancelier	69
6. Diana sous les feux de la rampe	81
7. Sarah sur le devant de la scène	93
8. Sarah suit son étoile	103
9. Mary au cœur de la tempête	113
Deuxième partie – Les années de guerre	123
10. Les filles Churchill en guerre	125
11. Alliances transatlantiques	135
12. Les filles Churchill au service de leur pays	149
13. En voyage avec Winston	163
14. En route vers la victoire	177

Troisième partie – Les années d’après-guerre	195
15. L’après-guerre	197
16. Amour et mariage	209
17. Sarah à Hollywood	219
18. La politique, une histoire de famille	231
19. Sarah : de Hollywood à Holloway	243
20. Surprise par le bonheur	257
21. Diana, la Samaritaine	263
22. Mary, l’œil du cyclone	273
23. Sarah continue à danser	279
24. L’âge d’or de Mary	287
25. Sarah et Mary quittent la scène	299
Notes	307
Bibliographie	351
Remerciements	357

Introduction

Dans la mémoire collective, Winston Churchill est l'homme qui se dressa seul face à la tyrannie nazie pendant la Seconde Guerre mondiale, jusqu'à ce que les États-Unis viennent à la rescousse de la Grande-Bretagne. Pourtant, dans la sphère privée, le leader mondial n'était jamais seul. Lors des moments les plus cruciaux du conflit, il était épaulé par l'une ou l'autre de ses filles dévouées. Elles furent témoins de certains des événements les plus déterminants de l'histoire mondiale, à ses côtés à Téhéran, Yalta et Potsdam, lorsqu'il rencontra Roosevelt, Staline et de Gaulle.

Leur soutien ne se limita pas aux années de guerre. Tout au long de sa carrière politique, Winston garda ses filles près de lui. Lorsqu'il était chancelier de l'Échiquier (ministre des Finances chargé du Trésor de Sa Majesté), durant les années 1920, sa fille aînée, Diana, était à ses côtés, devant le 11 Downing Street, avant qu'il ne présente son budget. Après la guerre, Sarah lui tint compagnie pendant ses vacances en Italie, au Maroc et dans le Sud de la France, tandis que Mary le soutint à Chequers et Chartwell, au cours de ses dernières années en tant que Premier ministre.

Des milliers de livres ont été écrits sur Winston Churchill, mais cet ouvrage est le premier consacré à ses quatre filles : Diana, Sarah, Marigold et Mary. Il les fait sortir de l'ombre en nous

révélant qui elles étaient vraiment. Leur histoire apporte un autre éclairage sur l'Anglais le plus illustre. À travers leurs yeux, nous le voyons sous un jour nouveau, non seulement comme un grand chef de guerre, mais aussi comme un père.

S'appuyant sur l'argument désormais largement accepté selon lequel Churchill n'aurait pas pu accomplir sa tâche sans le soutien de sa femme Clementine, mon livre montre qu'il dépendait également beaucoup de ses filles. Les femmes de sa famille œuvrèrent ensemble pour l'aider à réaliser son rêve. Clementine fut la personne la plus importante dans sa vie mais, lorsqu'elle n'était pas disponible, l'une de ses filles prenait le relais. Pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que sa santé déclinait, elles firent office de bouclier humain, voyageant avec lui lorsqu'il rencontrait les dirigeants du monde et le protégeant chaque fois que cela s'avérait nécessaire. Ensemble, elles lui apportaient la stabilité familiale dont il avait besoin pour poursuivre le combat. En ces jours cruciaux où l'avenir de la Grande-Bretagne était en jeu, rares étaient les personnes en qui Winston pouvait avoir confiance. Sa femme et ses filles faisaient partie des quelques fidèles dont il savait qu'ils ne le laisseraient jamais tomber. De la même manière, Clementine pouvait également compter sur ses filles pour lui donner la force de rester sereine et efficace quand la pression montait.

Bien que les grands événements de l'histoire soient évoqués, ce récit ne se déroule pas sur les champs de bataille ou au Parlement. C'est une saga familiale qui nous entraîne dans les coulisses de l'univers du grand homme en recréant l'atmosphère qui régnait sous le toit de l'une des familles les plus puissantes d'Angleterre à une période charnière de notre histoire. Ce n'est pas pour autant une chronique superficielle de la vie de la haute bourgeoisie. Les filles de Churchill n'ont jamais été de simples

figures mondaines car, dès leur plus jeune âge, elles furent animées par un profond sens du devoir.

Puisant dans les centaines de lettres inédites, dont celles provenant des archives Soames récemment rendues publiques, ce livre plonge dans la dynamique complexe de la famille¹. En dépit de son égocentrisme et du fait que sa vocation passait en premier, Winston se montra toujours très affectueux envers ses filles. En lisant leurs lettres, j'ai été impressionnée par l'intimité et le caractère informel de leurs relations. Dans les moments difficiles, elles se confiaient à lui et lui demandaient conseil. Elles avaient le sentiment qu'il était la seule personne capable de les reconforter en toutes circonstances. Selon Sarah, il fit naître chez ses enfants les mêmes émotions qu'il inspira à la population pendant la guerre : « C'est le sentiment que peu importe la gravité de la situation, si vous vous accrochez et faites de votre mieux, tout finira par s'arranger². »

Les relations de Churchill avec ses filles constituent une partie fondamentale de l'histoire, mais elles ne sont qu'un aspect d'une narration aux multiples facettes. Les relations de Clementine avec ses filles et leurs relations sororales résident au cœur du récit. Ces liens ont façonné leur personnalité. Intelligentes, séduisantes et bien éduquées, les filles auraient brillé dans n'importe quelle autre famille. Mais elles ne faisaient pas partie de n'importe quelle famille ; elles étaient des Churchill, et ni elles ni personne ne purent jamais l'oublier.

Les filles naquirent dans l'ombre de personnalités hors du commun. Leur destin était d'être éclipsées. Ce n'était pas seulement leur célèbre père qui occupait le devant de la scène ; beaucoup d'autres personnages flamboyants attendaient leur tour en coulisses. Leur unique frère, Randolph, était le suivant dans la hiérarchie. D'enfant chéri, il se transforma en enfant terrible

qui ébranla la paix familiale par son comportement imprévisible. Même leurs parents éloignés leur volaient la vedette : qui pouvait rivaliser avec leurs cousines glamour, les filles Mitford ?

En réalité, les filles Churchill étaient bel et bien capables d'une telle rivalité, et elles le prouvèrent. Leur vie fut aussi riche en drames, en passions et en tragédies que celle de leurs rivales, les Mitford. Il y eut une fugue, des liaisons avec des personnages puissants et des suicides. C'est une histoire d'extrêmes qui entraîne le lecteur d'Hollywood à la prison d'Holloway, des sommets du pouvoir aux abîmes du désespoir.

Leur vie était une épée à double tranchant. Être les filles de Winston leur ouvrait un monde de privilèges et d'opportunités, mais cela suscitait aussi des attentes. Servir le grand homme était l'aspect le plus facile de leur tâche ; mener une vie digne de ce nom, loin de leur clan charismatique, était plus difficile. Marigold mourut malheureusement trop jeune pour réaliser son potentiel, mais Diana, Sarah et Mary firent face aux exigences de leur célèbre nom de manières très différentes.

Comme tant de femmes de leur génération, leur vie était limitée par leur genre. Jusqu'à ce que le travail de premier ordre accompli par ses filles pendant la guerre le fasse changer d'attitude, Winston avait une vision victorienne du rôle des femmes : il attendait d'elles qu'elles soient des épouses et des mères dévouées. Leur frère Randolph, parce qu'il était un homme, était traité comme une star. Pourtant, les filles avaient un plus grand potentiel et elles se battirent à des degrés divers pour le réaliser.

Bien que Diana ait été très intéressée par la politique, elle endossa un rôle traditionnellement féminin, en soutenant d'abord son père, puis son mari. Elle ne trouva sa véritable vocation qu'à la fin de sa vie. De même, après une brillante carrière en temps de guerre, Mary fit passer sa famille avant tout. Ce n'est que plus

tard qu'elle devint une personnalité publique à part entière. En revanche, Sarah était la moins conventionnelle des sœurs et la plus rebelle. Elle devint actrice et fit carrière en Amérique. Ce ne fut pas un choix facile mais comme elle l'écrivit à son père : « J'ai en moi un instinct aussi fort que celui de la plupart des femmes (comme Mary par exemple), un instinct aussi puissant à être seule et libre que celui qui les a poussées à trouver un compagnon et fonder une famille³. »

À une époque moins sexiste, c'est peut-être Sarah, et non Randolph, qui serait devenue l'héritière présomptive de Winston. C'est elle qui hérita du génie de son père. Toujours sur le point de réussir, elle aurait pu devenir une grande beauté, une célèbre star de cinéma, mais elle n'y parvint jamais : sa tendance à l'autodestruction sabota son talent.

Dans une famille aussi dynamique, on ne s'ennuyait jamais, mais le drame ne manqua pas de s'inviter dans l'histoire familiale. La question de la santé mentale traverse ce livre comme une veine profonde. Diana et Sarah menèrent toutes les deux des batailles poignantes contre des difficultés personnelles qui menaçaient de les submerger. En s'appuyant sur les lettres authentiques des filles de Churchill, les dossiers médicaux et les souvenirs des amis, ce livre assemble les pièces de ce puzzle.

Nul n'ignore le courage légendaire dont Churchill fit preuve pendant la guerre, mais rares sont ceux qui connaissent l'adversité à laquelle il dut faire face en privé. Au fil des ans, sa famille rencontra plus que sa part de difficultés. Toutefois, les filles Churchill furent des figures héroïques plutôt que tragiques. À l'instar de leurs parents, Diana, Sarah et Mary étaient résilientes et courageuses.

Ce livre est une histoire d'amour extraordinaire – non pas au sens classique du terme, mais au sens propre, car l'amour

profond et la loyauté des filles de Winston envers leurs parents et entre sœurs étaient exceptionnels. Leurs relations sont une source d'inspiration tant leur compassion était grande. Elles acceptaient les faiblesses humaines et pardonnaient les échecs du passé. Même tendu à l'extrême, le lien qui les unissait était indestructible. Plus tard, alors qu'elles se remémoraient tout ce qu'elles avaient vécu ensemble, Mary écrivit à Sarah : « Je m'accroche à notre lien affectueux de sororité, et je sais que c'est l'une des choses les plus précieuses de ma vie⁴. » Cette dernière approuva : « De tout cela jaillit une lumière brillante à mes yeux : nous étions vraiment des sœurs⁵. »

Première partie

L'ENFANCE

1

Diana, le chaton doré

À la naissance de Diana, leur premier enfant, Winston Churchill écrivit à sa femme, Clementine :

Je me demande ce qu'elle fera quand elle sera grande, et si elle aura la chance ou la malchance d'avoir été tirée du chaos. Elle devrait avoir de rares qualités intellectuelles et physiques. Mais celles-ci ne sont pas toujours synonymes de bonheur ou de paix. Pourtant, je pense qu'une étoile radieuse brille pour elle¹.

Winston croyait fermement au destin. Mais la vie de ses filles était-elle vraiment écrite dans les étoiles ? Étaient-elles prédestinées à suivre un parcours tracé par le destin, étape par étape, jusqu'à sa conclusion inévitable ? Ou bien une combinaison unique de personnages a-t-elle eu des conséquences qu'aucun des principaux protagonistes n'aurait pu prévoir ? Est-ce la nature ou l'éducation qui fit des filles de Churchill les femmes qu'elles devinrent ? Pour reconstituer ce qui façonna leur fin, il faut retracer leur histoire depuis le début. Tout commença lorsque deux personnes exceptionnelles se rencontrèrent et tombèrent amoureuses.

Lorsque Winston Churchill épousa Clementine Hozier à l'église Sainte-Marguerite de Westminster, le 12 septembre 1908, ce fut le mariage politique le plus important de la décennie. Des hommes politiques de tous bords se joignirent à la congrégation, tandis que l'ancien directeur de l'école de Winston, le Dr Welldon, déclara à Clementine que son rôle et l'influence qu'elle exercera dans la future vie publique de son mari allaient revêtir une telle importance qu'ils seront « sacrés »². Tandis qu'il signait le registre des mariages dans la sacristie, le marié, qui ne se départissait jamais complètement de son rôle politique, discutait avec David Lloyd George, alors chancelier de l'Échiquier. Par la suite, le collègue de Winston au sein du Cabinet déclara à un ami qu'il n'avait « jamais rencontré quelqu'un d'aussi passionné par la politique³ ».

Winston ne cacha jamais son ambition et il semblerait qu'en l'épousant, Clementine savait ce dans quoi elle s'engageait. Comme son mari, elle croyait que c'était un homme de destin et elle considérait que son rôle était de l'aider à réaliser son potentiel⁴. Cependant, elle n'était pas une épouse soumise. Intelligente et volontaire, elle avait sa propre personnalité. Son mari l'aimait profondément et il la respectait en se rendant compte de la chance qu'il avait de l'avoir à ses côtés. Capable de juger rapidement les gens, elle avait ses propres opinions politiques. Elle le stimulait et il était à l'écoute de son intelligence émotionnelle.

En plus du respect mutuel, leur besoin d'affection les rapprochait. Avant de se rencontrer, ni Winston ni Clementine n'était jamais passé en premier aux yeux de quiconque, et le fait de savoir qu'ils étaient enfin le centre du monde d'une autre personne leur apportait la stabilité dont ils avaient tous deux besoin⁵. Ce couple très uni avait beaucoup en commun. Ils avaient tous deux connu une enfance malheureuse et des relations compliquées avec

leurs parents, et, inévitablement, leur manque de modèles positifs allait affecter l'éducation qu'ils donneraient à leurs enfants.

Le père de Clementine, Sir Henry Hozier, était issu d'une riche famille de brasseurs, tandis que sa mère, Lady Blanche Ogilvy, était la fille du 10^e comte d'Airlie. Le couple eut quatre enfants, Kitty, Clementine et les jumeaux, Bill et Nellie. La rumeur veut qu'aucun d'eux n'ait été engendré par Henry : Blanche aurait eu au moins neuf amants, de sorte que la paternité de ses enfants était difficile à attribuer avec certitude. Plusieurs candidats se disputèrent la paternité biologique de Clementine. Le plus probable était Bertie Mitford, 1^{er} Lord Redesdale⁶. Comme Bertie était marié à la jeune sœur de Blanche, la liaison frôlait l'inceste, même selon les mœurs légères de Lady Blanche.

En 1891, après la séparation de ses parents, Clementine eut une enfance précaire. Toujours à court d'argent, Blanche déménagea avec sa famille à Dieppe. Elle n'aurait pas pu choisir pire endroit. Comme elle était joueuse, elle ne tarda pas à être attirée par les casinos locaux et se trouva souvent endettée.

Bien que Clementine ait hérité des traits marqués de sa mère, elles n'avaient pas grand-chose en commun. Blanche préférait son exubérante fille aînée, Kitty, et montrait peu d'affection envers son deuxième enfant à l'esprit plus sérieux. Cependant, malgré le comportement de leur mère qui semait ouvertement la discorde, les deux sœurs étaient inséparables.

En 1900, Kitty contracta la typhoïde. Ce fut le moment le plus marquant de la vie de Clementine. En quelques semaines, elle vit sa sœur pleine de vie se transformer en spectre. Le souvenir de la mort, à presque 17 ans, de la personne dont elle était la plus proche, hanta Clementine lorsqu'elle devint mère. Elle avait vu de ses propres yeux que le pire pouvait arriver et que le destin pouvait être cruel. Plutôt que d'affronter les émotions

complexes suscitées par la mort de Kitty, Clementine et Blanche poursuivirent imperturbablement le fil de leur existence. Au lieu de se consoler mutuellement de la perte d'un être cher, Blanche tourna toute son attention vers sa plus jeune fille, Nellie⁷.

En grandissant, Clementine se démarqua de sa mère. Plutôt que d'hériter des tendances dépensières de Blanche, elle comptait le moindre sou. Peut-être en réaction à la décadence de cette dernière, elle développa un côté puritain et fut une épouse fidèle pendant son long mariage avec Winston. Sans doute avait-elle aussi l'intention d'être une mère très différente de Blanche. Malheureusement, elle répéta nombre des erreurs maternelles avec ses propres enfants.

La relation de Winston avec ses parents était tout aussi complexe. Son récent biographe, Andrew Roberts, décrit le traitement qu'il subissait de la part de sa mère et de son père comme étant « à la limite de la maltraitance⁸ ». Son père, Lord Randolph, critiquait toujours sévèrement son fils aîné. Lorsque Winston eut 20 ans, Lord Randolph mourut d'une maladie neurologique rare. Jusqu'à la fin de sa vie, le jeune Churchill regretta de ne pas l'avoir mieux connu et de n'avoir été plus proche. Il vouait un culte héroïque à son père et voulut suivre la même carrière que lui pour prouver qu'il avait tort de sous-estimer son potentiel. Il rêvait d'avoir un fils qui entrerait un jour avec lui au Parlement et de former une dynastie politique.

Pleine d'entrain, la mère américaine de Winston, Jennie Jerome, n'était pas plus attentionnée que son père. Lorsqu'il était enfant, elle était totalement absorbée par sa vie sociale et ne s'intéressait pas à son fils. Winston fut abandonné dans une école qu'il détestait⁹. Malgré ses lettres de supplication, Jennie rendait rarement visite à son petit garçon solitaire et ne lui écrivait pas plus¹⁰. En l'absence d'amour maternel, Winston se tourna donc

vers sa nounou, Mme Everest, qui lui prodigua l'affection et la dévotion dont il avait besoin pour s'épanouir. Il était lui aussi déterminé à ne pas répéter avec ses propres enfants les erreurs commises par ses parents. Il rompit le schéma en étant un père très aimant, mais son indulgence excessive à l'égard de son fils unique fut aussi néfaste que la négligence de ses propres parents.

Privé de la stabilité d'un foyer pendant l'enfance, Winston avait hâte de fonder une famille. Lorsque Clementine tomba enceinte peu après leur mariage, il en fut ravi. Le couple emménagea dans une maison de ville, au 33 Eccleston Square, à Londres, et se prépara à l'arrivée de leur bébé. Goonie (Gwendoline), la femme de Jack, le frère cadet de Winston, attendait également un enfant à ce moment-là et les deux jeunes épouses se lièrent d'amitié. Lorsque Goonie donna naissance à John George (surnommé Johnny), Winston écrivit à Clementine pour l'informer que sa belle-sœur avait eu un accouchement facile, espérant que cela apaiserait l'inquiétude de son épouse. Il ajouta qu'il n'aimait pas l'idée qu'elle ait à vivre une expérience aussi douloureuse, mais que cela en valait la peine pour la joie que le bébé apporterait¹¹. Heureusement, la naissance fut sans complication et Diana vit le jour le 11 juillet 1909.

S'inspirant d'une combinaison de noms affectueux que Clementine et Winston utilisaient pour se désigner l'un et l'autre – « Kat » ou « Cat » pour elle, et « Pug » ou « Amber Dog » pour lui –, leur petite fille fut bientôt surnommée *Puppy Kitten* ou encore *Gold Cream Kitten* (chaton doré) en raison de ses cheveux auburn¹².

Dès sa naissance, Diana ressembla davantage à son père qu'à sa mère. Lorsque David Lloyd George demanda à Winston : « Est-elle jolie ? », il répondit fièrement : « C'est la plus jolie enfant que l'on ait jamais vue » ; ce à quoi son ami

répliqua : « Comme sa mère, je suppose. » Winston répondit : « Non. Elle me ressemble¹³. »

Peu après la naissance, Clementine s'absenta, instaurant ainsi une habitude qui perdurera tout au long de l'enfance de ses enfants. Pendant la convalescence de la jeune accouchée dans un cottage près de Brighton, Diana fut laissée aux bons soins de Winston et de sa nounou à Londres. Affichant ses priorités, Clementine écrivait à son mari qu'ils lui manquaient tous les deux, mais surtout lui¹⁴.

Si le fait de se séparer ainsi de son bébé peut surprendre les lecteurs modernes, le comportement de Clementine n'était pas inhabituel pour l'époque. De nombreuses mères de famille aisées de l'époque édouardienne passaient une grande partie de leur temps loin de leurs enfants, déléguant leur garde à des nourrices. Si cela permettait à certaines de mener une existence hédoniste, les motivations de Clementine étaient bien moins frivoles. Elle réagissait plus par instinct de survie que par plaisir. Elle souffrit d'anxiété toute sa vie, et le seul moyen de faire face aux exigences de son mari et de la maternité semble avoir été pour elle d'en prendre congé fréquemment. Au fil des ans, Winston accepta ce besoin d'évasion. Il comprit que c'était sa façon à elle de retrouver son équilibre émotionnel. Cela lui permettait également de réaffirmer sa propre identité, constamment menacée par la présence à ses côtés d'un mari aussi égocentrique¹⁵.

En l'absence de Clementine, Winston devint un père étonnamment investi pour sa génération. Il prenait volontiers la relève, faisant preuve d'un enthousiasme pour la vie quotidienne qui faisait défaut à son épouse. Il aimait officier à l'heure du bain et raconter les aventures de *Pierre Lapin*, le livre de Beatrix Potter, avant que son aînée aille se coucher. Certes, on n'attendait pas de lui qu'il assume les mêmes responsabilités que sa femme,

et il pouvait participer à la vie familiale comme il l'entendait, mais il aimait être père. Même lorsqu'il était particulièrement accaparé par son travail, il prenait son rôle au sérieux. Entre deux décisions politiques importantes, il passait du temps à choisir avec soin le cadeau parfait pour sa fille¹⁶. Il semble qu'il ait trouvé dans sa participation à la vie familiale un moyen de se distraire de son travail.

Après sa convalescence, Clementine récupéra Diana et l'emmena chez les Stanley, à Alderley Park, dans le Cheshire. Diana était un bébé particulièrement mignon, ce qui plaisait à sa mère qui avait l'esprit de compétition. Elle compara sa fille avec fierté aux six nourrissons qui leur rendirent visite. Elle écrit ainsi à Winston : « Aucun n'arrive à la cheville de notre P. K. ou n'est digne de lui dénouer les souliers¹⁷. » Elle était ravie que le personnel d'Alderley considère Diana comme « le plus beau spécimen » à leur avoir jamais rendu visite¹⁸.

Cependant, pendant leur séjour, Clementine s'inquiéta constamment de la santé de son bébé. Il est compréhensible qu'après la mort tragique de sa sœur, elle manifeste de l'anxiété au moindre symptôme de maladie et qu'elle soit encline à s'inquiéter. Comme c'était son premier enfant, elle manquait de confiance en elle et préférait se fier au jugement de leur nourrice plutôt qu'au sien¹⁹. Tout au long de leurs premières années, elle s'inquiéta de la santé de ses enfants lorsqu'elle était en leur présence²⁰. Elle était tantôt surprotectrice, tantôt étrangement sous-protectrice. Incapable de trouver un équilibre, elle ne parvenait à échapper à ses angoisses qu'en confiant leur responsabilité à quelqu'un d'autre et en prenant ses distances.

Malheureusement, les menaces qui pesaient sur le bien-être de ses enfants n'étaient pas seulement le fruit de son imagination. Fille de l'un des plus grands hommes politiques du pays, Diana

grandit dans un environnement privilégié, mais soumis à une forte pression. C'était une période politique agitée et Winston était une figure controversée au cœur de l'action. En 1910, il fut nommé ministre de l'Intérieur. Opposé au droit de vote des femmes, il fut pris pour cible par les suffragettes²¹.

Alors que Diana n'avait que seize mois, la rumeur courut que les militantes les plus actives pourraient tenter de la kidnapper. Pour la protéger, un policier fut chargé d'accompagner l'enfant et sa nourrice lors de leurs promenades dans Hyde Park²². Ce fut la première des nombreuses fois durant l'enfance de Diana où une menace pesa sur son père ou sa famille. Bien qu'elle soit trop petite pour comprendre ce qui se tramait, il est probable qu'elle ait perçu la tension ambiante.

Ce ne fut pas une période heureuse pour la famille Churchill. La dépression de Winston, qu'il appelait son *Black Dog* (chien noir), refit surface pendant son mandat au ministère de l'Intérieur. Dans une lettre adressée à Clementine en juillet 1911, il lui raconta que la femme de son cousin Ivor Guest, Alice, avait consulté un médecin en Allemagne qui l'avait guérie de sa dépression. Il pensait que cet homme pourrait lui être utile si son chien noir revenait un jour, ajoutant que ce serait un grand soulagement de ne plus se sentir déprimé²³.

Il semble que son poste de ministre de l'Intérieur ait mis à rude épreuve son bien-être mental. Selon Anthony Storr, un éminent psychiatre, Winston souffrait parce que son imagination le portait à compatir au malheur des autres. Il s'identifiait aux opprimés et montrait un réel intérêt envers les prisonniers²⁴.

Winston trouvait particulièrement pénible de devoir décider en dernier ressort si les condamnés à mort devaient vivre ou mourir. Un cas particulièrement éprouvant, qui l'inquiéta au point qu'il s'en confia à Clementine, fut celui d'une femme qui

avait tué son enfant illégitime âgé de 2 ans « dans de terribles circonstances ». Il qualifia la décision de « condamnation à mort très désagréable²⁵ ». Peut-être cela pesait-il plus particulièrement sur sa conscience parce que sa propre fille avait le même âge. Il savait que Clementine trouvait aussi que la maternité était difficile. Mais les soins et le soutien qu'elle recevait pour s'occuper de ses enfants contrastaient de façon frappante avec la situation de cette femme dont la vie était entre les mains de Winston. Elle aurait dû être exécutée, mais celui-ci lui accorda un sursis et la peine de mort fut commuée en travaux forcés à vie²⁶.

Quelques jours à peine après qu'il eut écrit à sa femme en lui exposant son dilemme, le fossé qui séparait les mondes respectifs de ces deux mères fut mis en évidence. Clementine pleurait la perte de la nourrice en qui elle avait toute confiance, Mme Hodgson, qui était partie travailler ailleurs. N'étant pas prête à assumer seule les responsabilités de la maternité, elle se rendit compte à quel point elle était dépendante de son personnel. Elle confia à son mari que leur ancienne nounou lui manquait beaucoup et qu'elle s'inquiétait de la négligence de la nouvelle nourrice qui s'occupait de Diana²⁷. Winston conseilla aussitôt à Clementine de la renvoyer²⁸. Trouver du personnel compétent pour s'occuper de leurs enfants sera une préoccupation majeure pour les Churchill tout au long de cette décennie.

Le règne de Diana en tant que seule héritière fut de courte durée. En 1911, Clementine donna à son mari le fils tant désiré, Randolph. Winston le surnomma *Chumbolly* (bébé dodu) et le traita immédiatement comme un jeune prince héritier. S'il ne fait aucun doute que Winston aimait profondément tous ses enfants,